

A photograph of a man lying in bed, shirtless, with a woman's legs resting on his chest. The woman is wearing red high-heeled sandals. The man is looking towards the camera with a neutral expression. The bed has a light-colored pillow and a white blanket.

Souvenirs
lamentables

Françoise Rey



Livres
LIVRE NUMÉRIQUE
collection

Souvenirs lamentables

Françoise Rey

© Editions Livrior pour la version Numérique, Juillet 2011
ISBN : 2-9156-2978-1 - Vers.PDF
Crédits Photo de couverture : © George Mayer - Fotolia.com



3, place de la fontaine
38120 Le Fontanil
www.livrior.com

Table des matières

AVERTISSEMENT	3
CHAPITRE I	5
CHAPITRE II.....	12
CHAPITRE III.....	16
CHAPITRE IV	20
CHAPITRE V	23
CHAPITRE VI	27
CHAPITRE VII.....	32
CHAPITRE VIII.....	36
CHAPITRE IX	40
CHAPITRE X.....	47
CHAPITRE XI	53
CHAPITRE XII.....	58
CHAPITRE XIII.....	69
CHAPITRE XIV	74
CHAPITRE XV	79
CHAPITRE XVI	82
CHAPITRE XVII.....	86
CHAPITRE XVIII.....	91
CHAPITRE XIX	96
CHAPITRE XX.....	100

AVERTISSEMENT

Mes chéris,

Si, d'aventure, votre œil se trouvait de passage sur les pages que je m'apprête à noircir, si, par hasard, vous pensiez vous y reconnaître parmi les portraits que je me dispose à évoquer, si, très extraordinairement, les anecdotes retracées vous rappelaient quelque chose au point de vous y sentir concernés, et de vous croire figurer au nombre de mes rencontres d'instant fugitifs, ou de mes compagnons un peu plus durablement côtoyés, ne vous affligez pas du titre qui rassemble ces anecdotes et réunit, en une collection particulière, ces rencontres et ces compagnons... «Souvenirs lamentables »...

Vous auriez le droit de vous vexer, et sûrement de m'en vouloir. Or, je dois vous l'affirmer, il faut accorder à l'adjectif « lamentables » une richesse et un chatoyement de sens qui, loin de vous humilier, devraient au contraire, vous honorer. D'abord, avec lui, et plus important que lui, le substantif « souvenirs ». Si vous faites partie des miens, c'est que ma mémoire, pourtant bien chancelante et bien ingrate, vous rend hommage. L'oubli pur et simple me semble un affront bien supérieur à la réminiscence, fût-elle lamentable. Ainsi, peut-être, vais-je blesser certains qui, se cherchant à travers mes chapitres, ne s'y découvriront pas. Ou alors attendront-ils simplement la parution du prochain livre « Souvenirs éblouissants », et cette attente les entretiendra dans une illusion consolatrice.

À peine écrites ces dernières lignes, une évidence me traverse : que je me montre orgueilleuse, et sottise, et sottisement imbue de ma personne ! Alors que je suis tout le contraire, et que l'adjectif lamentable, c'est moi, l'auteur, qui le justifie presque pleinement. En faisant de l'expression «Souvenirs lamentables» un pléonasme. Pour moi, me souvenir c'est me lamenter. Déplorer le temps qui s'enfuit trop vite, quand le souvenir est doux, et beau, et même merveilleux. Plus il est merveilleux, plus son statut de souvenir, de fantôme, me tourmente de nostalgie. Est-il au contraire mauvais, ou triste ? Que j'aurais voulu savoir remédier à sa tristesse, réparer le dérapage, rattraper la gaffe, remonter le cours des heures pour engager autrement l'affaire qui foira!... Sans cesse, me souvenant, je regrette ce qui a été, ce qui n'a pas été, ce qui aurait pu être et ne pas être, et j'appuie masochistement sur les vilains souvenirs qui ne cicatrisent pas, et les magnifiques qui me navrent. Je suis une lamenteuse, une lamantine, un de ces siréniens criant leur mélancolie, à l'embouchure du grand fleuve de mémoire...

À peine écrites ces dernières lignes, une évidence me traverse. Que je m'y montre morose, sombre, sinistre, lamentable en un mot ! Alors que je suis tout le contraire. Que j'aime la vie, la fête, la rigolade, l'amour, ses plaisirs et surprises,

alors que j'aime les hommes, que je vous ai aimés, vous mes chéris, mes adorables, mes parfois, souvent, lamentables chéris, qui m'avez donné, même involontairement, la drôlerie, le saugrenu, l'inattendu, l'émouvant burlesque, qui m'avez inspiré la perplexité amusée, l'attendrissement immédiat, le fou rire salvateur. Gloire à vous, mes lamentables souvenirs, qui me fûtes précieux, et me visitez toujours avec l'humour poli des plus séduisants héros.

Vous voyez que ce titre « Souvenirs lamentables », est un titre de noblesse, et que ce recueil que je vais vous consacrer vous adoube à jamais, vous intronise dans la chevalerie des aventures qu'on ne saurait oublier...

CHAPITRE I

Par qui commencer ? Il va de soi que je n'ai, au seuil de mon projet, élu aucun ordre hiérarchique ou chronologique... Le souvenir lamentable est une fleur à cueillir au fil de promenades anarchiques, et à mêler dans des bouquets échevelés, touffus, gracieux à force d'ébouriffement. J'attrape au petit bonheur une de ces fleurs, la tire par un pétale : un peu ? beaucoup ? passionnément ? Non, le dernier, là, le plus petit, le fragile et biscornu «pas du tout». Car celui-ci, le premier de mes souvenirs lamentables (celui qui par pur hasard m'arrive d'abord en mémoire), je ne l'ai pas du tout aimé, jamais, du moins au sens habituellement noble et profond qu'on accorde au verbe aimer. Aucun élan sentimental ne m'a poussée vers lui, aucun intérêt même, aucune curiosité. Pourtant j'y pense avec un étonnement mâtiné d'admiration, quand je réalise son exploit. Il fut l'un des rares hommes, on peut même dire l'un des rares êtres, et je ne suis pas loin de corriger «le seul», à m'avoir permis d'oublier l'heure de mon train.

J'étais arrivée très en avance à Perrache. Je déteste les gares, les foules qui s'y croisent, tous ces gens qui ont un but, une valise, l'air sombre et bousculé, et aussi ceux qui n'en ont pas, qui flânent ou se vautrent, un chien sous leur tête, une sébile devant eux, la mine hilare de cette moquerie des pauvres pour l'hypocrisie des nantis évitant de les regarder. Je déteste les trains, leurs chuintements horripilants, le mystère changeant de leur stationnement toujours trop loin, et la rigidité inconstante de leurs horaires. Je déteste leurs retards et leur ponctualité. Je déteste partir. Je hais les voyages, mon cœur bat dans ma gorge et dans ma montre, et je passe des heures assise dans des brasseries minables à me consoler de poireauter parce qu'au moins, je suis sûre que je ne vais pas rater mon TGV (je dis TGV car le parcours le plus fréquent que j'exécute est la ligne Lyon-Paris et retour, pour des raisons purement éditoriales). Donc, je suis là, assise à un guéridon tout près de la vitre (la distance qui me sépare du quai est minimale. J'ai calculé qu'il me faudra moins de deux minutes pour le rejoindre. Moyennant quoi je scrute ma montre et me retiens de me lever, j'ai encore une demi-heure devant moi). Je bois du thé, en me brûlant, comme si j'étais très pressée. Passe, de l'autre côté de la vitrine, dans le vaste couloir de la gare, un type qui me regarde. Je ne le remarque que parce qu'il me regarde. Il est insignifiant, limite moche. Mais il me regarde avec insistance, avec emphase, se collant le nez à la vitre, s'y ménageant un hublot de ses deux mains pour mieux me cerner et me dévisager. Je le regarde aussi, surprise, un peu gênée, sans savoir si je dois détourner les yeux ou bien l'interroger d'un menton éloquent. Et puis il continue son chemin. Non, le revoilà. Retour sur ses pas, il longe la vitre en me zieutant toujours, entre dans la brasserie, se propulse

directement à ma table où il s'assoit sans plus de cérémonie. « Eqfuvez-moi », dit-il. Il a un cheveu sur la langue. Les autres, ceux de sa tête, sont gras, et couronnent un visage blême assez bouffi, qui émerge difficilement, car il ne possède pas de cou, d'un col de chemise blanche fripée.

«Eqfuvez-moi, ve me prévente...» Là, j'ai un trou. Il m'a dit son nom, mais je serais incapable de me le rappeler, ainsi d'ailleurs que son prénom, perdus sans doute tous deux dans la masse des noms, prénoms et adresses qui farcissent mes agendas, et dont je me demande toujours à qui ils peuvent bien appartenir. Donc, il se présente, et poursuit :

«Fa ne m'arrive vamaï. Ve n'aborde vamaï ainfi une femme inconnue. (Tu parles !). Mais vous !... vous !!! ».

Il arrondit autant qu'il peut des prunelles un peu trop enfoncées pour l'exercice, et entrouvre une bouche de mérrou ahuri. Je m'attends à ce qu'il entame le panégyrique de mes nombreux et irrésistibles charmes qui l'ont piégé et collé derrière la vitre du bar comme un poisson tétant la paroi de son aquarium.

«Vous, vous êtes eqvactement felle qu'il me faut : ve ferfe quelqu'un pour tenir une boutique de linverie ! » L'incongruité de la déclaration m'arrache un éclat de rire stupéfait. Il rit à son tour, un peu penaud, conscient de mon incrédulité. Deux fossettes de gosse apparaissent sur ses grosses joues, une lumière enfantine passe dans son regard :

« Fi, fi ve vous affure ! Il me faut une femme comme vous, diftinguée et fekfy à la fois... ».

Je m'amuse beaucoup à lui demander où se trouve cette boutique, et si la meilleure façon d'engager du personnel est de déambuler dans une gare ; j'ajoute que non seulement je ne me sens pas attirée par la vente de guêpières et corsets, mais que si je l'étais, je ne pourrais accepter son offre d'emploi : je ne suis pas en manque de travail, j'ai un métier, même deux. Il s'intéresse, me questionne à son tour, à son tour ne me croit pas lorsque je lui affirme que je suis écrivain quand je ne suis pas secrétaire et que je me consacre à rédiger des livres quand j'ai fini de rédiger le courrier du directeur de ma boîte. D'ailleurs, c'est pour mon dernier bouquin que je pars à Paris, un plateau de télé m'attend. Je sens à sa façon de m'écouter, et de me poser question sur question, qu'il pense avoir dégoté une parfaite mythomane. Son interview devient précise, ses interjections ne laissent aucun doute sur sa méfiance. Il répète des « Ah ! bon ? » et des « Tiens ! Tiens ! » qui me ravissent. Le jeu me procure un plaisir savoureux, car tout ce que je lui raconte est rigoureusement vrai, mais il n'en gobe visiblement pas un traître mot. Il hoche la tête, ostensiblement pénétré de mon importance, et doit penser «pauvre folle ! Laissons-la délirer, faisons mine de tout avaler, ça la flatte... ». La boutique de lingerie a disparu de ses préoccupations, ne lui reste que le désir de me séduire en me brochant dans le sens du poil. S'il savait comme je me moque de lui, en ce moment, et de sa naïve feinte ! Et soudain, il ne peut résister à l'envie de me taquiner, peut-être de me confondre :

«Dites donc, pour quelqu'un qui doit prendre un train, vous n'avez pas l'air preffé. Il est à quelle heure, votre T.V.V.?».

Nom de Dieu ! Un coup d'œil à ma montre vient de me mettre debout, hagarde, paniquée. J'ai deux minutes tout juste devant moi pour rafler ma monnaie, trouver mon billet, mettre ma veste, courir au quai D. Je me suis levée si vite que ma chaise est tombée, à présent le gros type court après moi dans l'escalier, en mendiant un numéro de téléphone. Ah ! Qu'il me foute la paix, j'ai besoin de concentration, mon palpitant dégringole de 8 étages à l'annonce du tout proche départ du convoi 335 à destination de Paris, je fonce à perdre baleine, mes seins tressautent douloureusement dans ma course, l'autre andouille est toujours à mes trousses, je lâche des coordonnées incompréhensibles (et pourtant sincères, pas le temps d'inventer) pour qu'il consente à ne plus me harceler, me rue dans la 1^{ère} voiture dont la portière se referme derrière moi.

Coup de sifflet, lente glissade du train qui faillit m'oublier. Ma poitrine badaboume. Comme je monte à l'étage, mon regard, involontairement, tombe sur mon baratineur, boudiné dans son costume froissé, qui, sans me voir, lève la tête vers moi, depuis le quai où il m'a poursuivie. Adios ! Bon débarras ! Quand je pense que j'ai failli rater le train à cause de lui ! ! ! On roule depuis 30 kilomètres que mes jambes tremblent encore, et que j'éprouve des frissons de honte agacée à l'idée de mon étourderie inouïe, et de la niaiserie de ce séducteur de pacotille que je ne reverrai jamais. Tant mieux : il aurait donné à tous les coups dans le genre pot de colle.

Une semaine après, appel du standard dans mon bureau. «Un coup de fil pour toi. Un certain...». Ce jour-là je ne suis pas plus capable d'associer un visage au nom qu'on m'énonce, qu'aujourd'hui je ne le suis de mettre un nom sur le visage empâté de ce garçon-du-train-presque-manqué. Car il s'agit de lui au téléphone, je le reconnais à son zozotement. Comment m'a-t-il retrouvée? J'avais ahané dans ma cavalcade essoufflée la raison sociale de la boîte où je travaille, persuadée qu'il ne pouvait m'entendre clairement, désireuse seulement de m'en débarrasser à bon compte. Mon étonnement lui arrache un petit rire de fierté : «F'est tout fimple : v'ai demandé à l'accueil de me paffer la femme qui écrit des livres».

Ça, c'est bien fait pour moi ! On ne se méfie jamais assez des naïfs. Au moment où je croyais me jouer de lui, il me manipulait à sa façon. Un peu sonnée tout de même, je lui demande : «Vous m'avez crue? - Bien fûr ! et v'ai eu raivon, non ?» Lorsqu'il m'invite à boire un verre un de ces jours, j'accepte assez facilement, pour deux motifs inégalement louables. Le premier, c'est que par fair-play je lui dois bien ça, à ce type qui a cumulé plusieurs prouesses : me faire oublier l'angoisse du départ, paraître à ce point candide que j'ai cru à une ruse, me trouver intéressante jusqu'à me courser dans la gare, capter, traduire et mémoriser mon embryon d'adresse bredouillé...

Le second motif très basement et matériellement intéressé, c'est qu'en ce moment je n'ai pas de voiture.

«Vous pourrez venir me chercher à la boîte, et après me ramener chez moi ? - Aucun problème. »

Il était à l'heure, il m'attendait au volant. Non plus que les identités je ne suis foutue de retenir les noms des voitures. C'est même pire pour les voitures, je ne sais pas les reconnaître. Je me fie à la couleur, pour celles des gens que je côtoie et même pour les miennes. En gros, l'ensemble du parc automobile me semble un magma de machins à quatre roues interchangeables. N'en émergent de remarquables, sans que j'en sache pourtant l'intitulé, que les tas de ferraille vraiment vétustés, ou les luxueux bijoux tapageurs. Le véhicule de mon héros appartenait à la première catégorie.

Me voilà embarquée à bord d'une sorte de camionnette poussiéreuse et poussive, grinçante, tressautante, brinquebalante, proche de l'asphyxie à chaque changement de vitesse. Nous avons pris une petite route de campagne riche en surprises. La bête s'avachit dans les virages et bondit dans les nids-de-poule. Je regarde à la dérobée mon compagnon, concentré sur le dressage problématique de l'engin. Il porte le même costume noir fripé que lors de notre première rencontre, la même chemise blanche mal repassée qui engonce son absence de cou. Je retrouve tout à la fois, ses petits yeux enfoncés aux cils raides, la boursouffure chlorotique de ses joues, ses cheveux poissés d'un gel outrancier, sa veste tirillée par une bedaine indiscreète, en me demandant ce que je fous là, avec lui, et vers quoi nous roulons ensemble, vers quel but commun. Qu'est-ce qui peut bien réunir dans cette vieille charrette ces deux-là qui ne se connaissent pas...

«F'est drôle, déclare-t-il, il me femble vous connaître depuis touvours. Ve vous ai peut-être vue à la télé, non ? »

Je n'ai plus envie de lui parler de la télé, ni de mes livres. C'est beaucoup moins drôle du moment qu'il me croit. J'en viens même à me dire que, puisqu'il m'a crue, il a dû me prendre pour une vraie merdeuse, une qui a attrapé les grosses chevilles et qui jette sa gloire à la tête du premier venu, histoire de briller à bon marché. J'ai honte de mes confidences, alors que je jubilais d'en rajouter tant qu'apparemment il me prenait pour une malade. Je demeure muette, ratatinée sur mes regrets, sur mon secret. Mon pauvre gros, je ne suis pas celle que tu crois. Je n'évoque jamais ma «carrière littéraire » ni avec ceux qui la savent, ni, à plus forte raison, avec ceux qui l'ignorent. Jamais, jamais. Comme toi, tu n'aborde jamais les femmes inconnues. Au fait, c'est peut-être vrai ?

«C'est vrai que vous n'abordez jamais les femmes inconnues ? »

Il prend sa respiration, hésite, cherche une phrase, une exclamation, le ton assuré du mensonge, puis renonce en se dégonflant, tourné vers moi. «Non, fe n'est pas vrai... Mais vous... il y a quelque fove...»

Au café de la place du village, il propose du coca. J'étais quasiment prête à une fête, genre Champagne. Son aveu de dragueur ingénu me l'a rendu sympathique. Va pour le coca, qui rimera mieux avec son costume usé, sa vieille rossinante rouillée... Après, la rossinante nous emmène dans un chemin forestier.

Heureusement ou hélas, il y a un levier de vitesse entre nous. Les élans de mon dodu s'en voient considérablement entravés, ses assauts compliqués. Il a lancé les mains vers moi, et la bouche. Mais je soupçonne son pantalon de lui étrangler la

taille, et sa veste a craqué sinistrement. Je parie qu'il a un trou sous l'aisselle, une couture a lâché, plus vite convaincue que moi, qui m'essouffle à résister comme il s'essouffle à insister. Pour l'instant, je n'ai de contact avec lui que par ses gros doigts boudinés qui voyagent sur mon corps, me caressent à travers l'étoffe de mes vêtements, me palpent, me pressent, cherchent ici et là à se repaître d'une chair obstinément dérobée. Si l'on peut dire, puisque j'ai toujours ma robe, même si ses gros doigts l'ont un peu retroussée, à peine entrouverte au col. Ses gros doigts ne sont d'ailleurs pas, force m'est de m'en rendre compte à la longue, si désagréables ; chauds, doux, avec quelque chose de têtu sans agressivité, ils me communiquent un étrange et inattendu bien-être, comme s'ils appartenaient à un praticien intelligent, un kiné doué-Peu à peu, l'onde lénifiante de leurs caresses me parcourt, me détend, je renonce à reculer devant leur curiosité sensuelle, cesse de me plaquer contre la vitre crasseuse, consens à me laisser découvrir plus sereinement, m'abandonne enfin au dossier de mon siège en fermant les yeux. Je les rouvre aussitôt, alertée par tout un remue-ménage à mon côté gauche. Mon masseur a interrompu ses pratiques pourtant agréées pour se tortiller en ahanant, les deux mains à sa ceinture. Et soudain, un jaillissement rose barre la chiffonnaille noire de son costume, son paf se dresse, attendrissant d'innocente arrogance, le museau fendu profond, le col haut comme celui d'une autruche intriguée ; un individu tonique et musclé, aux dimensions parfaites, beaucoup plus joli garçon que son propriétaire, et courtois avec ça, puisqu'il entame à mon égard une série de petits saluts orientaux, la nuque montée sur ressorts, toute la colonne plongeant à chaque salamalec qu'on me dédie. Je ne suis pas loin de la fascination, quand mon zozoteur rompt le charme en m'enjoignant « Fufe-le ! » et en tendant vers moi une main qui voudrait m'attraper, me courber, me réduire, m'obliger.

Oh ! que non, je ne le fuferai pas !

Mon sursaut, mon prompt recul ont signé le refus catégorique. Me revoici tassée contre la portière, électrocutée d'une nouvelle écœurante prise de conscience. Pour la seconde fois je me demande ce que je fiche ici, révoltée de dégoût, à pincer les lèvres devant ce gros père dépenaillé et déconfit qui ne capitule pas assez vite, et exprime son désappointement en de petites phrases où alterne le mode interrogatif et impératif :

« Ah bon, tu ne fufes pas ? » « Allez, Fufe-le ! »...

J'ai poussé d'une épaule horripilée la portière qui ne voulait pas s'ouvrir, j'ai déjà une jambe dehors, qu'il me retient, tout gentil et penaud.

« Non, attends, refte ! F'est pas grave ! »

Il semble avoir oublié les deux leviers de vitesse, celui de la voiture et l'autre, le vivant, qu'il prétendait me voir enfourner. Il s'absorbe à nouveau à me caresser, doucement, presque tendrement. Sa bonne volonté m'endort d'une confiance voluptueuse, je m'offre aux flâneries de ses grosses pattes tièdes, qui se promènent sur moi sans urgence, divaguent un peu sous ma jupe, écartent sur ma gorge le tissu du tricot déboutonné, et font mine d'ignorer leur pouvoir quand je ne sais retenir un petit gémissement de convoitise déçue. Comment